

les blés semés à la volée dans les mêmes conditions, aux intempéries, au froid, au chaud, à l'excès de sécheresse ou à l'excès d'humidité et aux accidents qui en proviennent, comme la verse, la rouille, l'échaudement dans les terres riches.

VI. *Augmentation de récolte.*—Dans les terres également fertiles, également bien préparées, les céréales semées au semoir produisent-elles un rendement inférieur à celles qui y sont semées à la volée? Cette question est très-controversée, et il faut avouer que nous manquons d'expériences comparatives suffisamment nombreuses, faites sérieusement côte à côte sur les mêmes terrains, pour la trancher expérimentalement. On constate la nécessité de la perfection de la répartition au semoir et l'on prétend qu'en comparant des champs semés selon les deux méthodes, la réussite est parfois tout à l'avantage du bon semeur. Cela peut être, mais les bons semeurs à la main sont rares et les semoirs procèdent toujours avec la même régularité. Et c'est à cette uniformité qu'il faut attribuer comme conséquence d'une bonne végétation, une abondante fructification. Les épis longs, complets, bien remplis ne viennent que sur des plantes vigoureuses et ce n'est pas dans les semis serrés que ces tiges fortes et raides se rencontrent. De là, non-seulement une augmentation de produits, mais aussi plus de qualité dans les grains, qui se font remarquer par un poids spécifique plus élevé.

Les principaux avantages que procurent les semailles de céréales faites au semoir mécanique sont donc en résumé: "Economie de semence, augmentation de récolte, plus beaux épis, moins de verse."

En présence de ces avantages que l'on ne peut plus sérieusement contester et qui assurent une supériorité réelle aux semailles en lignes sur les semailles à la volée, on doit être surpris de ne pas voir les semoirs plus fréquemment en usage.

*Conclusions.*—Si maintenant nous considérons les ensemencements dans leur ensemble, un premier fait nous frappe et ressort clairement. On trouve les semailles en lignes adoptées d'une manière générale, dans les pays où l'agriculture est prospère, perfectionnée, maîtresse de ses terres, tandis que, partout ailleurs, l'emploi du semoir est presque une rareté et les semailles à la volée, à la main prédominent. A mesure que l'agriculture se perfectionne, que les terres sont mieux cultivées, défoncées, amendées, fertilisées, le semoir est considéré comme un instrument nécessaire, non comme cause de perfectionnement, mais comme conséquence, comme couronnement à tout un ensemble d'améliorations préalables.

Semer trop épais sous le prétexte d'étouffer les herbes adventices et abandonner ensuite les céréales à elles-mêmes, jusqu'à la moisson, c'est le fait d'une culture trop primitive, trop négligée, trop dangereuse pour notre époque. C'est comme on l'a qualifiée, la culture "à la grosse aventure."

Actuellement plus que jamais, il faut que le cultivateur, par une prévoyance toujours plus intelligente, plus active, plus soutenue, s'assure lui-même contre les chances adverses et qu'il ne livre au hasard que ce qu'il ne pourra pas lui soustraire.

Certainement l'agriculture ne dominera jamais les intempéries, mais se croiser les bras devant les herbes qui envahissent son champ et attendre de la clémence des saisons le succès de ses récoltes, n'est ce pas trop ressembler à ces soi-disant politiciens en tous genres, qui n'ont pas d'yeux pour voir, ni d'oreilles pour entendre?

En définitive, nous croyons avoir démontré que partout où l'emploi du semoir mécanique est praticable, il procure des avantages qui en recommandent fortement l'adoption et, son usage, obligeant les cultivateurs à apporter plus de soins dans la préparation et le nettoyage de leurs terres, entraînera forcément l'agriculture vers des progrès en tous points désirables. On doit donc encourager libéralement tous ceux qui, par expériences pratiques, propageront cette excellente méthode d'ensemencement dans les localités où elle est encore peu connue.

P. S.—Les sociétés d'agriculture et les Cercles agricoles pourraient se procurer à des conditions avantageuses le "Semoir, herse et rouleau combinés" de S. Vessot, chez MM. Chas-T. Côté & Cie., à Québec. On ne pourrait mieux en faciliter l'achat que par une souscription entre tous les membres d'un cercle agricole, qui auraient le privilège de s'en servir à tour de rôle. Il en peut être ainsi pour tous les instruments aratoires qui seraient, par ce moyen, moins coûteux.

## Choses et autres.

"*Traité sur l'élevage et les maladies des bestiaux,*" par J.-A. Couture, médecin-vétérinaire.—Tel est le titre d'un nouveau livre que nous venons de recevoir et de lire avec la plus grande attention. Les précieux conseils qu'il renferme autant pour éviter les maladies chez les animaux que pour les guérir, nous confirment que ce livre est indispensable dans une ferme, et que tous les cultivateurs devraient se faire un devoir de l'acheter. Nul autre que M. Couture qui possède l'art vétérinaire théorique et pratique à un si haut degré qu'il a été choisi comme professeur de matière médicale et d'anatomie pratique à l'école vétérinaire de Montréal, ne pourrait réunir dans un cadre aussi restreint autant de bons conseils sur l'élevage des animaux et des différentes maladies auxquels ils sont sujets et que l'on pourrait le plus souvent éviter par des soins attentifs et une bonne hygiène.

M. Couture qui a étudié cette profession de l'art vétérinaire et qui a déjà plusieurs années de pratique, ne se contente pas seulement de donner des recettes pour la guérison des différentes maladies dont sont atteints les animaux, il décrit tous les symptômes de quelques affections que ce soit avec cette habileté d'un homme au niveau de la science dont il s'occupe.

Ce livre est absolument nécessaire aux cultivateurs qui sont la plupart très-éloignés de médecins vétérinaires qui ne sont pas en nombre suffisants dans notre Province, et que même trop souvent on ne consulte pas. L'homme, quand il est malade, tremble pour lui-même, et rien ne lui coûte pour sa guérison; quand son cheval ou son bœuf est malade, il ne tremble que pour sa bourse. La crainte de dépenser quelque argent lui fait différer d'appeler le secours d'un vétérinaire, et ce n'est que quand la maladie prend un aspect dangereux, souvent même quand il est trop tard, que l'on a recours à ses talents.

Nous disions plus haut que le nombre des vétérinaires n'est pas en nombre suffisant dans notre Province, et la raison en est à ce que le plus souvent dans nos campagnes on préfère avoir recours aux charlatans ou empiriques qu'à un médecin vétérinaire, parce que ça coûte moins cher; pour cette raison cette profession n'offre pas les avantages qu'un jeune homme qui s'y livre a droit d'en attendre. Pour l'art vétérinaire, quelle est la conséquence de cette préférence? Elle est facile à déduire, et l'expérience est là pour prouver que ce résultat est inévitable.

Les vétérinaires diplômés, dans la plupart des campagnes, se voient mis de côté ou à peu près, et, s'ils sont en vogue, ils arrivent difficilement à vivre du fruit de leur travail, sont forcés de préférer la résidence des villes, car là ils trouvent considération et argent.

Les cultivateurs, sans doute, ne demandent pas mieux que de se servir de gens éclairés. Eh bien, soit! mais au moins il faut les payer et ne pas regarder de si près quand il s'agit de la vie d'un animal.

Il y a un remède à cet état de choses, et le voici:

1o. Il faut que les cultivateurs mettent de côté toute confiance en la routine des charlatans;

2o. Qu'ils remunèrent convenablement les habiles praticiens qui se vouent à la profession de vétérinaire.

De cette façon, nous en sommes certain, on verra se répandre dans les campagnes des gens éclairés qui nous coûteront cent fois moins cher, on définitive, que les charlatans, puis, tout en payant quatre ou cinq fois plus la visite, on courra la chance de perdre vingt fois moins d'animaux, à quelque catégorie qu'ils appartiennent.

Nous félicitons M. Couture pour le désintéressement qu'il a montré en publiant ce livre. Si ses enseignements et ses conseils sont scrupuleusement suivis, on verra certainement diminuer le nombre des maladies chez les animaux, et aux charlatans les chances de faire de l'argent aux dépens des cultivateurs.

Nous verrions avec plaisir les directeurs de nos sociétés d'agriculture offrir ce livre en prix à nos expositions agricoles. Nous ne pouvons qu'engager les cultivateurs à en faire l'achat. Ce traité de l'élevage et des maladies des animaux est en vente au prix de 50 centins. On peut se le procurer en s'adressant à M. J. A. Larclais, libraire, 177, rue Ste-Joseph, St-Roch de Québec; ou à M. J.-A. Couture, Vétérinaire, 49, rue Desjardins, Québec. Soyez certains que pour la dépense de 50 centins que vous ferez pour l'achat de ce livre, vous vous épargnerez la perte de plusieurs cents piastres en suivant scrupuleusement les conseils qui vous sont donnés par M. Couture.